

Pour les artistes martyrs

Les ai-je tous connus ? Ai-je été
dans leurs ateliers ? Ai-je vu leur œuvre
de près, ou bien de loin ?
Or voici qu'à présent je sors de moi-même, de ma vie
je me rends sur leur tombeau inconnu.
Ils m'appellent. Ils m'entraînent dans leur fosse,
moi l'innocent – moi le coupable.
Ils me demandent : où étais-tu ?
- Je me suis enfui...
Eux furent conduits aux douches mortelles
et goûtèrent la saveur de leur propre sueur.
Alors, ils aperçurent la lueur
de leurs tableaux non encore peints.
Ils comptèrent les années qu'ils n'avaient pas vécues
qu'ils avaient gardées et attendues
afin d'y accomplir leurs rêves –
à la fois privés et noyés de sommeil.
Ils avaient retrouvé dans leur tête
le coin d'enfance, où la lune cerclée
d'étoiles leur annonçait un avenir plein de clarté.
Les jeunes amours dans les chambres obscures, et l'herbe
de par les monts et les vallées, les fruits découpés,
trempés de lait, couverts de fleurs
leur promettaient un Jardin d'Eden.
Les mains de leurs mères, les yeux de celles-ci
les avaient accompagnés à la gare pour leur départ vers
la gloire lointaine.
Je les vois : ils se traînent à présent en haillons,
les pieds nus sur des chemins sans voix.
Les frères d'Israels, de Pissaro
de Modigliani, nos frères – les voici conduits
à la corde par les fils de Dürer, de Cranach
et de Holbein, vers la mort dans les crématoires.
Comment pourrais-je, comment devrais-je verser des larmes ?
Cela fait longtemps qu'elles furent raidies par le sel, au fond
de mes yeux.
Elles furent desséchées par l'injure, afin que je
perde le dernier espoir.
Comment devrais-je pleurer.
Alors que chaque jour j'entendais :
qu'on arrache de mon toit la dernière planche,
lorsque je m'épuise à faire

la guerre pour le petit bout de terre sur lequel
je suis resté debout, dans lequel un jour
on me couchera.
Je vois le feu, la nuée et le gaz
qui s'élèvent vers le nuage bleu et
le noircissent.
Je vois les cheveux et les dents arrachés.
Ils rejettent sur moi ma palette
exacerbée.
Je suis dans le désert devant des monceaux de bottes,
de vêtements, de cendres et de fange et prononce en un murmure mon
kadish.
Et comme je me tiens là, voici que descend
de mes tableaux – David peint avec
sa harpe à la main. Il veut
m'aider à pleurer et jouer les versets
des Psaumes.
Il est suivi par Notre Moïse
qui dit : Ne craignez personne,
il vous dit de reposer paisiblement jusqu'au jour où il gravera
de nouvelles Tables pour un monde nouveau.
La dernière étincelle s'éteint
le dernier corps disparaît.
Le silence se fait, comme avant un nouveau Déluge
je me relève et prends congé de vous
je prends la route vers le nouveau Temple,
et j'y allume une bougie
devant votre image.

Marc Chagall, 1950.

MARC CHAGALL, préface du livre de Hersh Fenster, *Undzere farpainikte Kinstler*, Paris, 1951, traduite du yiddish par Erez Lévy.